

il supposa que les colonnes de la moëlle étaient la continuation de ces racines et que leur section détruirait également le mouvement et la sensibilité. Cependant Brown-Séguard, ayant aussi divisé les colonnes postérieures, à l'aide d'un couteau approprié, trouva que bien loin d'avoir détruit la sensibilité, s'il pinçait la patte de l'animal, il produisait une douleur plus vive qu'avant la mutilation. La raison de ce phénomène est aujourd'hui parfaitement comprise, grâce aux admirables recherches histologiques de Lockhart Clarke. Ce savant a démontré, entre autres choses, que les tubes nerveux des racines spinales, au lieu de monter vers le cerveau, comme on le croyait généralement, pénètrent directement dans la substance grise et s'y distribuent, de telle façon qu'une section simple des colonnes ne saurait détruire leur pouvoir conducteur vers le cerveau. Au reste, les recherches expérimentales et histologiques ont été tellement bien combinées, dans ces dernières années, qu'il en a jailli des flots de lumière sur les fonctions du système nerveux; témoins seulement les travaux de Claude Bernard sur l'influence des nerfs vaso-moteurs dans la production de la chaleur animale.

6. Enfin, en cherchant, après la mort dans les organes malades, les relations qui rattachent les lésions morbides aux symptômes et aux phénomènes qu'elles ont produits durant la vie, les pathologistes ont aussi contribué pour une large part aux progrès de la médecine. De même que les organes sains ont été explorés pour en découvrir la structure, de même aussi le corps malade a été examiné pour reconnaître les changements survenus. Nous l'avons vu, l'anatomie descriptive est achevée, l'anatomie morbide n'est pas moins perfectionnée et nous ajouterons que l'histologie pathologique est tout aussi avancée que l'histologie physiologique. On peut considérer cet ensemble comme constituant dès à présent une science. Par contre, si la chimie organique du fonctionnement normal est imparfaite, la chimie pathologique l'est encore d'avantage, puisque celle-ci dépend nécessairement de celle-là. Néanmoins, l'activité déployée à la recherche des phénomènes morbides a été si ardente durant ce dernier quart de siècle, que dans aucune branche de la science probablement, l'on n'a réalisé de progrès plus notoires.

L'on discute encore la signification des anciens termes d'inflammation, de tubercule, de cancer, etc., mais la plupart des processus morbides eux-mêmes sont dès à présent bien connus. Ils consistent dans la congestion des vaisseaux sanguins et par suite dans un épanchement séreux, dans une exsudation du plasma ou dans l'extravasation du sang lui-même. Chacun de ces différents produits subit des changements ultérieurs au moyen desquels il s'absorbe de nouveau dans la circulation, soit directement, comme dans le cas d'un épanchement séreux, soit après avoir donné naissance à des cellules, s'il y avait un exsudat, soit enfin par l'effet d'un travail de désagrégation, comme à la suite d'hémorrhagies internes. Il n'est pas rare non plus de voir naître des productions morbides

tirant leur origine des tissus pré-existants auxquels elles ressemblent plus ou moins, ou qui forment des exsudats donnant naissance à des tubercules, à du pus et à du cancer. Les tissus sont encore susceptibles d'atrophie ou de dégénérescence avec transformations graisseuse, albumineuse, pigmentaire ou minérale. Là, des concrétions de diverse nature se déposent dans des cavités dont elles obstruent les orifices, en donnant lieu à de formidables lésions. Ailleurs, on rencontre des parasites animaux et végétaux. Enfin, le sang lui-même est susceptible d'altération, par suite d'un excès ou d'une diminution de ses principes constitutifs chimiques ou structuraux; des poisons funestes, venus du dehors ou engendrés au sein même de l'économie peuvent aussi venir le corrompre.

De grands progrès ont été réalisés de nos jours, dans la connaissance de ces états morbides, aussi les idées générales concernant leur nature se sont-elles remarquablement modifiées. Il est bien établi que les mêmes lois qui président à la croissance et aux autres fonctions vitales à l'état de santé, continuent de les régir lorsqu'elles se sont perverties au point de constituer une maladie. La même théorie d'organisation qui nous fit modifier nos vues sur les actions physiologiques a exercé une influence analogue sur les opinions en pathologie. Ce n'est plus à l'humeur peccante ou à l'action vasculaire, rêvées par nos ancêtres, que nous attribuons des effets structuraux, mais à l'altération des phénomènes physiques, chimiques, électriques ou vitaux des molécules ultimes des tissus eux-mêmes. Or, si telle est la cause organique des maladies, nos efforts ne doivent plus se limiter à l'étude exclusive des symptômes et à leur classement suivant des analogies de convention, mais ils doivent tendre à déterminer avec exactitude le caractère de la lésion elle-même, l'organe ainsi que le tissu particulier qui sont affectés.

Cependant on aurait une idée imparfaite de l'état de la science médicale, si l'on se bornait à envisager séparément les progrès accomplis par chacune des six méthodes d'investigation qui précèdent. C'est leur concours, c'est l'appui que l'une fournit à l'autre et la nécessité de les connaître toutes qui réclame l'attention, si l'on veut établir sur une base solide l'éducation médicale. Aussi longtemps que l'on s'est borné à considérer les maladies comme des groupes de symptômes externes, et que la disparition ou l'amendement de ces symptômes était le but principal qu'il fallait poursuivre, les règles de l'art, résultat de l'expérience du passé, étaient faciles à acquérir. Mais à présent tous les médecins s'attachent à découvrir la nature et le siège des changements morbides; il faut donc bien comprendre ces derniers, et de plus savoir mettre en œuvre tous les moyens à l'aide desquels on peut les reconnaître. C'est pourquoi, il est absolument indispensable aujourd'hui, avant d'aborder la pratique, d'étudier certaines sciences, les lois qui les régissent et les relations qu'elles ont entre elles.

Cette relation mutuelle des sciences conduit à des généralisations de la plus haute importance par rapport à l'action vitale, à l'état de santé et

durant la maladie. Ainsi, lorsque Grove eut démontré que les diverses forces physiques telles que la chaleur, la lumière, l'électricité, la pesanteur et les actions chimiques sont toutes corrélatives, on ne tarda pas à s'apercevoir qu'il existe une relation analogue entre les forces vitales ou les lois qui président au développement, à la nutrition, à la contractilité et à l'excitabilité; voire même entre ces dernières et les forces physiques. De même que la matière est indestructible et change seulement d'état, de même, les forces se conservent, leurs manifestations seules se modifient; cela est démontré. De la même manière que la chaleur, la lumière, l'électricité, la pesanteur et les actions chimiques se perpétuent dans une sorte de révolution incessante, en se transformant de l'une dans l'autre, il faut admettre aussi que le développement, la contractilité, la sensibilité et même l'activité mentale sont des variétés de forme de cette force chimique, engendrées par la nutrition et celle-ci à son tour est une simple modification de quelque autre force.

En dirigeant nos études dans cette voie et selon cet esprit, nous ferons progresser la médecine; je n'en veux d'autre preuve que le concours des sciences à l'avancement de nos connaissances en pathologie et dans l'art du diagnostic des maladies. Comment l'anatomie et la physiologie viennent-elles en aide à la pathologie, et celle-ci, à son tour, comment confirme et étend-elle les découvertes de la physiologie? Nous ne saurions en donner de meilleur exemple que la découverte de la leucocythémie. En effet, les recherches faites à cette occasion n'ont elles point servi à prouver l'exactitude des idées de Hewson, si longtemps négligées ou revuées en doute, concernant les fonctions de la rate et des glandes lymphatiques, organes qui, on le sait à présent, ont pour rôle ainsi que le soutenait cet auteur, de former les globules du sang. Une foule d'altérations des tissus, que nous a révélées l'anatomie pathologique, eussent été à peine soupçonnées, sans le secours que les sciences naturelles sont venues nous prêter, notamment par les essais ou analyses chimiques, et par une multitude d'instruments ingénieux. Vous connaissez d'ailleurs les immenses services que nous rendent tous les jours l'auscultation et la percussion, l'emploi du microscope, du spéculum, du laryngoscope, de l'ophthalmoscope, du sphygmographe, du thermomètre, etc.

Voici donc, selon moi, comment peut se résumer l'état actuel de la médecine scientifique.

1° L'anatomie descriptive du corps humain est parfaite; toutes les parties en ont été explorées et minutieusement décrites.

2° L'anatomie générale et l'histologie humaine laissent bien peu à désirer.

3° La physiologie, malgré ses progrès rapides, conserve encore bien des points obscurs dans les fonctions du corps humain. Mais pour les élucider, il lui faut le concours de la chimie organique qui est en train d'étudier les transformations subies par l'aliment en traversant l'organisme. Il lui faut en outre ces instruments de physique délicats à l'aide desquels

on ne fait que commencer à poursuivre l'étude des fonctions vitales, avec un soin et une exactitude inconnus jusqu'ici.

4° La pathologie nous a dévoilé les altérations de structure produites par les divers états morbides, mais elle est loin d'être aussi avancée dans la connaissance des altérations chimiques qu'ils occasionnent. Les progrès de la physiologie pourront seuls combler cette lacune, aussi les lois qui règlent beaucoup de processus morbides restent-elles encore à fixer.

5° Le diagnostic des maladies acquiert rapidement l'exactitude qui le dépouillera de son caractère conjectural, grâce à nos connaissances comparées des états physiologiques et morbides, ainsi qu'à la culture de l'exploration physique jointe à l'observation des symptômes. Ce qu'a fait John Hunter par rapport à la chirurgie, établie par lui sur des bases scientifiques, le médecin instruit s'efforce de le faire de nos jours pour la médecine pratique.

Tournons à présent nos regards vers le côté pratique de la médecine, c'est-à-dire vers cette connaissance efficace de tous les moyens qui contribuent directement ou indirectement à la guérison des maladies, à la prolongation de la vie ou au soulagement de la souffrance.

Les longues discussions qui se sont élevées autrefois sur le point de savoir si le médecin doit se laisser guider par le dogmatisme ou par l'empirisme, par la théorie ou par l'observation, par la déduction ou par l'induction ont perdu aujourd'hui tout leur intérêt. On rencontre à présent plus d'observateurs que de raisonneurs, quoiqu'il y ait lieu de se demander s'il n'est pas plus difficile de faire une observation réellement parfaite que de tirer logiquement une conclusion théorique. Il est admis actuellement que dans les écoles la science doit avoir le pas sur la pratique, tandis que c'est l'inverse au lit du malade; d'ailleurs, mieux on possède ces deux genres de connaissances, plus on voit clairement combien une bonne observation contribue à perfectionner et quelquefois à corriger la théorie; et réciproquement, combien la science étend et approfondit l'observation. Sous ce double rapport, nos ressources sont déjà considérables et personne ne doutera que les doctrines de la circulation du sang, des fonctions indépendantes des nerfs, des fonctions réflexes de la corde spinale, du développement cellulaire, etc. n'aient rendu directement d'immenses services à la pratique. Il ne s'ensuit pas, que les grandes découvertes physiologiques reçoivent toujours leur application immédiate. Ce fut seulement plusieurs années après sa publication, que l'on reconnut l'importance pratique de la découverte de Harvey. De même la connaissance récente des fonctions du pancréas, des glandes lymphatiques du rôle glycogénique du foie ne nous a guère

servi jusqu'à présent à mieux régler la digestion, à influencer la formation du sang ou à guérir le diabète. Il n'en est pas moins vrai que toute nouvelle vérité physiologique ne manque jamais d'élargir considérablement nos conceptions à l'endroit du traitement véritable de quelques maladies. Cette proposition est évidente; essayer de vous la démontrer serait abuser de votre temps.

Par contre, un grand nombre de remèdes, dont l'action est directement curative, tels que la quinine, la pommade sulfureuse, le suc de limons, l'huile de foie de morue, etc., sont le résultat de la pure observation empirique. Notre constante préoccupation à leur égard, c'est de déterminer la raison physique de leur action. Une grande incertitude continue de régner, concernant les effets d'une foule d'agents énergiques; c'est là, pour certaines gens, un sujet intarissable de dénigrement, que nous devrions nous efforcer de faire disparaître. Pourtant, il ne serait point juste, en face des recherches et des succès scientifiques de chaque jour, de soutenir que nous soyons restés tout à fait indifférents à cette pensée, seulement j'ajouterai que les efforts ne sont pas bien actifs et, autant que j'en puis juger, rien n'en fait encore entrevoir de bien efficace pour l'avancement de nos connaissances dans cette direction. L'action d'un certain nombre de nos médicaments, même des plus précieux, est encore l'objet des divergences d'opinions les plus considérables. La solution de ces problèmes n'est certainement point hors de la portée de l'investigation scientifique, mais ce qui manque, ce sont des travailleurs à la hauteur des difficultés que ces questions présentent.

Peu de personnes, je le crains, apprécient les immenses difficultés, le labeur et le sacrifice de temps que nécessitent les recherches thérapeutiques. Bien plus, l'on se demande si un seul homme, quelque talent qu'il ait, saurait être à la hauteur d'une semblable tâche. Des circonstances fortuites déroutent le plus sage. Un succès, une série de cas heureux, sous l'influence d'un traitement particulier, la guérison inespérée d'une maladie en apparence incurable, et cela à la suite de l'emploi d'un remède spécial, enfin la séduction qu'entraîne si facilement à sa suite une théorie plausible, sont autant de causes d'erreur capables d'égarer l'esprit. C'est pourquoi, il faut que les diverses opinions se corrigent l'une par l'autre; les connaissances les plus étendues dans toutes les branches de la science et de l'art de la médecine doivent se concentrer pour arriver à la solution de cet important problème. Dans ce but, il faudrait instituer un comité où se trouveraient réunies l'habileté manuelle de l'anatomiste, la puissance analytique du chimiste, les connaissances variées, théoriques et pratiques de l'histologiste, du physiologiste, du physicien, du pathologiste, du thérapeutiste, en même temps que la science du médecin avec tous ses moyens actuels de diagnostic. L'énergie audacieuse de la jeunesse devrait être tempérée par la prudence raisonnée et le jugement de l'âge mûr. Enfin, comme complément indispensable, il faudrait un laboratoire de physiologie, où l'on eût à sa disposition tous

les instruments, les réactifs et les aménagements nécessaires, en même temps qu'un hôpital.

Mais lorsqu'un semblable comité aurait complété ses travaux, publié un rapport et tiré des conclusions, même avec l'assistance d'un ou de plusieurs médecins d'hôpitaux, la coopération d'un grand nombre de praticiens, serait alors nécessaire pour donner aux solutions proposées la consécration générale d'essais variés, destinés à en contrôler l'exactitude. Ce n'est pas un seul médecin, eût-il même à sa disposition les ressources d'un grand hôpital, qui pourrait prendre sur lui d'examiner et de relater soigneusement un nombre assez considérable d'observations sur une maladie quelconque, pour donner à ses expériences une valeur suffisante. Malheureusement il existe si peu d'union parmi les médecins, il est si difficile de les convaincre de tout l'avantage qu'il y aurait à travailler de concert, en vue du progrès, qu'il faudra sans doute encore des années avant qu'aucune recherche puisse être complétée et recevoir enfin la sanction imposante d'un grand nombre d'expérimentateurs.

A ce propos, je dirai qu'il n'est, selon moi, qu'un seul moyen pour qu'une méthode particulière de traitement puisse jamais parvenir à s'imposer réellement et à mériter la confiance universelle des médecins. Il faudrait, indépendamment d'une observation consciencieuse des cas où elle aurait été appliquée, un exposé des résultats tel, qu'il fût possible de les comparer aisément avec d'autres, obtenus par des méthodes différentes. Dans ce but, l'âge, le sexe, la vigueur générale de l'économie, en un mot, les renseignements de quelque importance devraient accompagner tout résumé général, concernant les bons effets d'un médicament ou d'un traitement, de sorte que chacun pût s'en rendre compte par lui-même. Là serait la véritable pierre de touche d'une méthode; car, est-il desoin de le faire remarquer, l'adoption même générale d'un médicament, d'une méthode particulière, la croyance universelle en son efficacité, ne sont pas une garantie suffisante que c'est réellement ce qu'il y a de mieux à faire. Je n'en saurais apporter de meilleure preuve que la pratique des saignées et du traitement antiphlogistique dans les inflammations aiguës ou que l'emploi régulier, durant six semaines, de préparations mercurielles, dans le but de combattre la syphilis: deux méthodes qui étaient si généralement en vogue, il y a trente ans.

Il est un fait désormais incontestable, c'est que dans la pneumonie aiguë, alors qu'on suivait rigoureusement la méthode antiphlogistique, la mortalité s'élevait à un sur trois, et qu'en abandonnant simplement le traitement spoliateur, la mortalité est descendue à un sur sept. De même, il est suffisamment démontré que le traitement général de la syphilis sans mercure, guérit cette affection en n'exigeant en moyenne que les deux tiers du temps et avec la moitié moins de cas secondaires qu'en employant les mercuriaux. Y a-t-il des pneumonies qui réclament les saignées ou des cas de syphilis qui exigent le mercure, c'est une question non encore vidée; mais nous devons aux recherches statistiques les impor-

tants résultats que je viens de vous signaler. Aussi nous faudrait-il des tableaux statistiques contenant l'indication exacte du nombre des cas, et des résultats obtenus, au lieu de ces vagues généralisations, de ces opinions et de ces hypothèses, dépourvues si souvent de tout fondement réel.

Dans le but de favoriser les travaux scientifiques, des fonds devraient être attribués à rémunérer le talent et le labeur que requiert nécessairement toute recherche utile et de quelque étendue. Ce moyen sagement appliqué, produirait de bons résultats. Le rapport sur la peste bovine, fait récemment par ordonnance du gouvernement anglais, montre comment la coopération de plusieurs savants peut être dirigée, de manière à épuiser une enquête médicale. Les rapports sanitaires annuels de M. Simon, rédigés d'après un plan analogue, contiennent une série de renseignements d'une valeur inappréciable pour le médecin. Une suite de documents de ce genre, concernant les maladies et les effets des agents thérapeutiques sur l'homme sain ou dans certains états morbides, contribuerait de la manière la plus efficace, non-seulement aux progrès de notre art, mais finirait encore par s'imposer peu à peu avec une autorité qui serait universellement respectée. Enfin, dans la voie du progrès où s'engage de plus en plus la science de la médecine, il est peu à craindre que des recherches de cette nature mènent à des systèmes exclusifs, comme cela arrivait anciennement.

Après avoir mûrement médité ce sujet, voici quel me paraît être l'état actuel de la médecine pratique :

1° La méthode empirique, appliquée au traitement des maladies, est arrivée à ses dernières limites et l'on ne peut guère en attendre pour l'avenir que bien peu de chose ;

2° Les progrès rapides, réalisés dans les sciences médicales, ont déjà conduit et doivent finalement aboutir à modifier de diverses façons les principes de la pratique, naguère encore en vogue ;

3° Ces modifications consistent surtout à placer plus de confiance dans les ressources de la nature, à attacher plus d'importance au régime et aux autres influences hygiéniques, enfin à n'user qu'avec parcimonie des émissions sanguines et des autres moyens prétendument héroïques ;

4° L'action de beaucoup de remèdes dans certaines maladies est incontestable et leur emploi judicieux est un bienfait inappréciable pour l'humanité ; mais par contre, tant d'autres médicaments ont des effets si peu connus ou sur lesquels on s'accorde si peu qu'il est absolument indispensable de se livrer à leur égard à de nouvelles et à de consciencieuses investigations ;

5° Les recherches scientifiques constituent le moyen vers lequel nous devons nous tourner, en vue des futurs progrès de la médecine ; mais l'expérience a démontré l'impossibilité de les mener à bonne fin, sans ressources matérielles, destinées à rémunérer les travailleurs ;

6° Toute tentative de traitement scientifique exige la coopération

d'un grand nombre de praticiens et l'on n'obtiendra guère de résultats dignes de confiance pour l'avenir, s'ils ne sont fondés sur un grand nombre de données et formulés par une statistique correcte et rigoureuse.

LA COOPÉRATION SCIENTIFIQUE PEUT SEULE ASSURER LE PROGRÈS EN MÉDECINE.

Deux ordres de considérations résultent pour moi de l'exposé que je viens de faire des conditions actuelles de la science et de l'art de la médecine : 1° Il faut imprimer le plus actif développement à ces méthodes d'investigation et les encourager dans la mesure du possible ; l'ensemble des résultats constituant ce qu'on pourrait nommer la science médicale ; 2° L'union la plus cordiale et la coopération généreuse de l'universalité des membres de notre profession est indispensable, afin de déterminer jusqu'à quel point ces connaissances peuvent être utiles dans la pratique, pour le soulagement et la guérison des maladies qui affligent l'humanité.

1. Si, comme je me suis efforcé de vous le démontrer, la science doit servir de fondement à la médecine, loin de suivre servilement une autorité qui a fait son temps, il faut au contraire hardiment contrôler à nouveau tous les enseignements qui ne reposent point sur des bases solides et rigoureuses. Jusqu'ici, l'on a toujours accordé plus de valeur aux opinions reçues et aux traditions qu'aux preuves ou à la démonstration des faits. De là ces divergences d'idées, entre les hommes les plus compétents, même dans les questions les plus simples, non-seulement à propos de diagnostic et de traitement, mais encore dans leurs convictions concernant chaque question litigieuse. Pourquoi n'essaierions-nous point d'accorder toutes ces dissidences ? L'autorité du passé est impuissante à le faire, car c'est un de ses caractères d'être tellement sujette à controverse que personne ne la supposera capable de résoudre la plus petite difficulté pendante. Ce qu'il faut donc, ce sont de nouvelles recherches, guidées par une logique sévère ; sous ce rapport, quiconque connaît les ressources dont nous disposons, doit être persuadé que si elles étaient bien utilisées et convenablement combinées, elles suffiraient amplement à ce but. En effet, et cela est assez clair, d'après ce qui vient d'être dit, les diverses branches qui composent la science médicale sont, dès à présent, assez avancées pour résoudre les difficultés qu'elles étaient impuissantes à surmonter antérieurement. Mais ceux qui s'occupent de ces sciences devraient agir de concert, pour atteindre ce but et cela n'a malheureusement pas lieu.

De l'avis de certaines personnes, notre profession devrait être essentiellement lettrée, et le *Medical Council* vient de décider que la connaissance du grec sera dorénavant obligatoire pour les étudiants, mais que

l'étude de l'histoire naturelle et de la logique deviendra entièrement facultative. Je professe beaucoup de déférence pour les opinions de ce corps officiel; je me permettrai néanmoins d'émettre l'avis qu'une décision de cette nature n'a pu être prise avec une parfaite connaissance des tendances et des besoins futurs de notre art. L'on se demande en outre si une telle direction, imprimée à l'esprit des jeunes gens, dont on se sera principalement attaché à cultiver les goûts littéraires, est celle qui convient le mieux pour les mettre un jour aux prises avec les difficultés inhérentes à l'étude sévère des actes vitaux, physiologiques et morbides? A ce point de vue au contraire, l'étude des mathématiques, de la logique et de la physique est absolument indispensable.

2. Faut-il vous rappeler que les divergences d'opinions au sujet des doctrines et de la pratique médicales ont de tout temps provoqué la risée des esprits faibles et continuent d'être le point de mire des plaisanteries de gens ignorants et superficiels? Cependant, ces divergences ne prouvent point que la médecine ait pour cela moins de fondement scientifique que la différence des religions ne prouve qu'il n'y a pas de vérité en fait de religion, ni que les décisions contradictoires de nos tribunaux ne prouvent que la jurisprudence est une pure comédie. C'est dans l'imperfection des essais destinés à fonder une théorie vraie, qu'il faut chercher la cause de toutes ces contradictions. Cette théorie, une fois bien établie, l'on verra que les états de santé et de maladie sont gouvernés par des lois aussi déterminées que celles qui règlent les mouvements des planètes ou les courants de l'Océan.

Le mal provient surtout de ce que, dans notre pays, la profession médicale ne jouit point d'une organisation nationale. Au rebours de ce que nous voyons dans d'autres professions, les médecins, loin de se tenir unis entre eux, sont irrécociliablement divisés en une foule d'institutions rivales qui chacune ont leur charte particulière. On en compterait jusqu'à trente, ayant toutes des privilèges différents qui leur ont été conférés par divers souverains ou gouvernements. Naturellement, l'intérêt de chacune d'elles, est de s'agrandir aux dépens de ses voisines. Aussi, en dépit du but manifeste de leur création, qui est de soutenir l'honneur et la dignité de la médecine et de ceux qui s'y consacrent, toutes ces corporations ont des attributions si différentes, des intérêts si opposés, que leur maintien n'aboutit guère qu'à mettre un désarroi général parmi les membres de notre profession. Aussi réclamons-nous des lois qui, cessant de protéger un système d'institutions rivales et d'écoles opposées, perpétuant la désunion et retardant ainsi chez nous le progrès scientifique, rassemblent au contraire tous ces éléments incompatibles, afin de les faire coopérer à une œuvre de support mutuel. Il n'est rien là, du reste, que de très praticable, puisque cet état de choses existe chez plusieurs nations du continent où il fonctionne admirablement. Pour y arriver, il faudrait que les universités et les corporations, au lieu de l'action indépendante et antagoniste qu'elles exercent à présent,

fussent libres d'adopter, dans les trois parties du royaume, un système d'éducation et de prérogatives, subordonné à une règle uniforme. A la place de cette multiplicité d'écoles qui se décrient l'une l'autre, il faudrait trouver le moyen de concentrer, sous une sage administration, tous ces talents que leur dissémination amoindrit. On arriverait sûrement ainsi, à renforcer nos universités nationales, au lieu de les affaiblir; on donnerait la plus vigoureuse impulsion à l'activité des travailleurs, en permettant aux capacités et au mérite scientifique de compter sur une rémunération quelque peu en rapport avec un labeur si utile à tous. Je ne saurais donc trop vous engager à vous dévouer à la cause de l'union, de cette union qui fait la force, comme dit le proverbe. C'est le seul moyen d'élever la profession médicale au degré de dignité qui lui appartient, aussi bien dans l'État que dans la société. C'est là également un moyen d'aider encore à la réalisation du but tout de bienfaisance que se propose notre art.

Malgré les difficultés qui entravent son essor, à aucune époque, la médecine n'a manifesté des tendances scientifiques aussi fortement accentuées que de nos jours. Chez tous les peuples civilisés une noble ardeur s'attache à élargir la base fondamentale de la pratique. Partout nous voyons l'histoire naturelle faire des progrès: des chimistes ardents poursuivre, dans leurs analyses, les secrets de l'organisme; des anatomistes infatigables s'attacher à la recherche des phases du développement des tissus et de leur structure intime; les physiologistes, convoquant toutes les ressources de la science moderne, expérimenter avec l'espoir de parvenir à élucider enfin les lois de la nature vivante; les pathologistes s'efforcer de rattacher les symptômes observés durant la vie aux altérations des tissus les plus délicats, des atomes même, constatées sur le cadavre.

La médecine traverse en ce moment une grande révolution, elle est arrivée à cette époque de son histoire, où il est désormais interdit de tenir plus longtemps séparées la vérité scientifique et la réalité pratique. Les traditions de l'antiquité et des siècles à demi barbares cèdent le terrain aux envahissements de l'esprit d'investigation qui caractérise l'époque où nous vivons. Les efforts individuels, isolés jusqu'ici, et pour ce motif trop souvent en opposition les uns avec les autres, ont pour mission de se concentrer en une coopération universelle, dans le but de résoudre par l'union, et en se prêtant un mutuel appui, ces questions que nous avons vues agitées en vain par les recherches solitaires. Le but et les tendances modernes de la science et de l'art de la médecine indiquent que le progrès n'est possible qu'à l'aide de cette combinaison de travaux. Aussi, je ne connais point d'objet plus digne de votre attention pour l'avenir, ni qui vous convienne mieux, que l'étude des moyens et méthodes adaptés à la poursuite et à l'accomplissement de ce grand œuvre. Tout fait espérer, qu'avant peu, de ce pêle-mêle d'éléments discordants sortira une loi d'harmonie et de vérité. Si nous, qui vous